

MARCEL COHEN



SUR LA SCÈNE  
INTÉRIEURE

Faits

L'UN  
ET  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication

*L'un et l'autre*

Collection  
dirigée par J.-B. Pontalis

Marcel Cohen

SUR LA SCÈNE  
INTÉRIEURE

Faits

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2013.*  
Photographies © Alain Eli.

## AVERTISSEMENT

Tenter de reconstituer ce qui, en deçà du langage, dans le ressassement interne, peut encore être communiqué à autrui.

GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT

Un livre dont le centre serait à la périphérie, et qui n'offrirait rien sur quoi prendre appui, serait-il un pur non-sens? Et pourquoi réunir des matériaux qui n'ont rien d'exemplaire et ne nous apprennent rien, quand bien même ils résumeraient l'obsession et le travail de toute une vie? Au-delà des réponses convenues sur le témoignage, ce livre devait être écrit. Il est même imprudent de ne pas m'en être préoccupé plus tôt. En 1980, Denis Roche publiait un ouvrage dont le titre résume tout à la fois le caractère volontaire et incertain de cette entreprise. Ce livre était intitulé *Dépôts de savoir...*

Les pages qui suivent contiennent, en effet, tout ce dont je me souviens, et tout ce que j'ai pu apprendre aussi sur mon père, ma mère, ma sœur,

mes grands-parents paternels, deux oncles et une grand-tante disparus à Auschwitz en 1943 et 1944. Une tante par alliance seule est revenue. J'avais cinq ans et demi. Les faits rassemblés ici ont beau constituer autant de petits sédiments, ils sont trop lacunaires pour broser des portraits, et tenter de les relier sous forme d'un récit aurait tout d'une fiction. Elle laisserait notamment entendre que l'absence et le vide peuvent être exprimés. « Des faits et non les motifs de mes carences », notait Alejandra Pizarnik dans ses *Journaux*.

Ce livre est donc fait de souvenirs et, beaucoup plus encore, de silence, de lacunes et d'oubli. L'espoir secret serait qu'un usage de ces *faits* s'impose néanmoins, et en premier lieu à moi-même, comme chaque fois qu'il y a accumulation, rangement, volonté de mettre au net. Une seule certitude : c'est bien l'ignorance, la ténuité et les vides qui rendaient cette entreprise impérative. Aux monstruosité passées, il n'était pas possible d'ajouter l'injustice de laisser croire que ces matériaux étaient trop minces, la personnalité des disparus trop floue et, pour utiliser une expression qui fait mal mais permettra de me faire comprendre, trop peu « originale » pour justifier un livre. À la scène III de l'opéra de Richard Wagner *L'Or du Rhin*, la formule magique d'Alberic qui rend invisible est la suivante : « *Seid Nacht und Nebel gleich* » (« Soyez semblables à la nuit et au brouil-

lard »). On sait l'usage qui fut ultérieurement fait de ce *Nacht und Nebel*.

En réalité, ce que j'ai pu apprendre sur ma famille se résume à très peu de chose : les témoignages se recoupent très vite lorsque des hommes et des femmes disparaissent encore jeunes. Bien des survivants, par ailleurs, n'ont trouvé la force de fonder une famille qu'en se murant dans le mutisme. Pressé par l'une de ses filles de dire enfin ce qu'il savait de ses parents, de ses frères, de sa tante, l'un de mes oncles paternels n'a su qu'éclater en sanglots. Livide, les lèvres tremblantes, incapable d'articuler la moindre parole, il était si ébranlé par cette mise en demeure à laquelle, pendant soixante ans, il s'était si bien soustrait, qu'on se demanda s'il ne fallait pas faire venir un médecin. Son amnésie était si parfaite, elle était à ce point devenue sa vraie nature, qu'elle avait effacé des pans entiers de sa propre existence liés aux disparus. À l'exception de ce qu'il avait raconté cent fois déjà, et qui ne l'engageait plus, il aurait été inhumain de tenter de lui arracher davantage. Lorsque nous étions seuls, ce que cet oncle pouvait faire de plus aventureux à mon égard consistait à prendre un instant ma main dans les siennes en détournant les yeux. J'en déduisais que ma présence lui rappelait si bien mon père qu'elle était à la fois synonyme d'affection et de douleur intense.

À la fin de sa vie, ses filles obtinrent pourtant qu'il révélât quelques bribes. Elles posèrent à leur

père des questions par écrit. Il devait se sentir libre de ne pas répondre, ou de ne le faire que le moment venu. C'est ainsi, lorsqu'il se trouvait seul dans l'appartement, que de menus détails apparurent sur la page blanche. On les trouvera dans les pages qui suivent : une adresse, le nom d'un village, les plats que cuisinait sa mère, le surnom que les voisins donnaient à son père, le titre d'un journal que lisait son frère.

Les écrivains n'accordent-ils pas un pouvoir exagéré aux petits parallépipèdes de papier qui s'accumulent autour d'eux ? Ce qu'il paraissait si nécessaire de sauvegarder ne s'y noie-t-il pas aussi sûrement que dans le silence ? Un écrivain n'accepte pas l'idée que ces petites stèles, adossées les unes aux autres dans les bibliothèques, puissent perdre toute signification. Il suffit même de promener le regard sur le dos des livres pour comprendre que la volonté de trouver une forme pour l'informe reste un message clair, quand bien même les volumes seraient devenus inaudibles.

M.C.



MARIA COHEN

Née le 9 octobre 1915 à Istanbul.  
Convoi n° 63 du 17 décembre 1943.



En 1939, dans les mois qui précédèrent la guerre, Marie rendit visite à une amie de la famille, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et lui offrit un petit coquetier en bois peint, décoré à la main. En 2009, sachant que nous allions nous rencontrer, l'amie enfouit le coquetier dans son sac pour me l'offrir. Depuis longtemps, il n'était plus assez présentable pour avoir sa place à table et les enfants et petits-enfants de cette amie, qui l'ont pourtant beaucoup utilisé, n'avaient aucune raison de lui attacher la moindre importance. Fendillé et délavé comme un bois roulé, le coquetier ne conserve que quelques taches de couleur dont il est difficile de dire avec certitude ce qu'elles ont pu représenter. Peut-être un papillon. Sur le pied, seul demeure tout à fait reconnaissable un nœud orange souligné de noir, comme on en voit sur les œufs de Pâques russes.

Je sais bien que les objets familiers sont synonymes d'aveuglement : nous ne les regardons plus

et ils ne disent que la force de l'habitude. Mais le coquetier, dans le placard à vaisselle, et ne serait-ce que de façon très épisodique, a eu bien des occasions de susciter quelques bouffées de tendresse à l'égard de Marie. (Elle se faisait appeler Marie bien que son nom soit officiellement Maria.) Je me dis qu'on ne conserve pas un objet aussi modeste, et aussi défraîchi, pendant soixantedix ans sans de sérieuses raisons. La crainte de le voir disparaître confirme cet attachement. Le petit coquetier, aujourd'hui, n'est donc pas seulement la concrétion d'un souvenir. Est-il abusif d'y voir la qualité même de ce souvenir, sa texture, quelque chose d'aussi incertain que le reflet d'une aura ?

\*

*Une paire de gants en cuir fin, de couleur crème, et un livre attendaient en permanence sur la petite tablette noire en verre teinté couvrant le radiateur, près de la porte d'entrée, dans l'appartement que nous habitons boulevard des Batignolles. Dans la rue, livre et gants dissimulaient l'étoile jaune chaque fois que nécessaire. Celle-ci devait être cousue à gauche sur la poitrine. C'est donc sa main droite que me tendait Marie pour traverser la rue. Elle était très agacée lorsque, au bord du trottoir et par manque d'attention, je me retrouvais à sa gauche. Avant de s'engager sur le passage clouté, il lui fallait donc passer derrière moi, ou faire un tour complet sur elle-même, pour*

*venir saisir ma main gauche. Dans la foule, cette manœuvre était très compromettante. Si l'incident se reproduisait trop souvent, il n'allait pas sans un « tss! » d'agacement*<sup>1</sup>.

\*

À tous les âges, j'ai rencontré des hommes et des femmes qui ont connu Marie à Istanbul, avant son départ pour la France, où elle immigre et se marie en 1936, et plus tard à Paris. Ils n'ont jamais prononcé son nom sans un petit sourire de tendresse, une émotion très réelle, parfois une exclamation : « Ah, Marie! » De même, j'ai toujours senti un intérêt et une sympathie immédiats à mon égard. J'étais le fils de Marie et ce n'était pas rien. Enfant, puis adolescent, il n'était pas rare qu'on m'embrassât avec un mélange de stupeur, d'affection spontanée et d'admiration imméritée. Il arrivait même qu'on détournât le regard pour cacher une larme. Lorsque je m'éloignais, j'entendais une petite rumeur dans mon sillage : « C'est le fils de Marie! » Je sentais sur moi des regards insistants et j'avais l'impression que ma présence

1. L'italique distingue les souvenirs de l'enfant, reproduits aussi fidèlement que possible, comme autant de petites anamnèses, de ce que l'adulte a pu apprendre au fil des confidences, des rencontres, des années. S'y ajoutent quelques rares considérations personnelles, quand elles semblaient souhaitables, ou inévitables.

gâchait un peu la fête, tout en constituant un événement.

Il m'a fallu longtemps pour comprendre qu'à Istanbul, bien des filles de son âge étaient jalouses de la beauté, du charme et de l'audace de Marie. Nombre de garçons en étaient amoureux. Plusieurs familles rêvaient de l'avoir pour belle-fille. Sa beauté pouvait expliquer l'intérêt des garçons, pas celui des familles. Il semble que le secret de Marie ait été, et à l'égal de sa beauté, une bonne humeur, un allant et une drôlerie communicatifs auxquels les belles-familles potentielles elles-mêmes n'étaient pas insensibles.

\*

*Une photo me montre, à l'âge de quatre ou cinq ans, avec des cheveux mi-longs retenus par une barrette, comme en portent les petites filles. Les cheveux sont légèrement bouffants et Marie, à l'évidence, vient de me recoiffer avec soin. Un col Claudine, glacé et amovible, retenu par une broche d'où pendent deux petites chaussures en bois, égaie ma blouse bleu marine. Le col, les deux poches factices et le bas des manches courtes sont bordés de « galon croquet » : un travail de couturière de quartier, à l'évidence. Sans doute a-t-elle reçu de Marie des instructions très précises.*

*Je me souviens parfaitement du col dur cisailant le cou, d'un sentiment d'humiliation aussi : je me*

*sens déguisé, mal à l'aise et furieux, car Marie et le photographe exigent, de surcroît, un sourire. En regardant la photo je sens, aujourd'hui encore, à quel point mon sourire est peu naturel. Je n'ai aucun autre souvenir d'avoir porté ce col glacé. Sans doute s'agissait-il de poser pour ma première photo d'identité destinée à un papier officiel. Peut-être Marie désirait-elle aussi conserver un ultime souvenir de ma petite enfance. En tout cas, il ne fait aucun doute que Marie prenait beaucoup de plaisir à m'habiller, qu'elle le faisait avec un soin extrême et qu'elle cultivait l'androgynie d'un enfant de cet âge en refusant de me faire couper les cheveux.*

\*

Nous sommes en 1930, ou 1931, à Kadiköy, un faubourg d'Istanbul sur la rive asiatique du Bosphore d'où la famille de Marie est originaire. Marie a quinze ou seize ans. Pendant les vacances scolaires, elle passe un après-midi en compagnie d'un petit groupe d'amis. Une photo la montre à cette époque jouant du banjo à côté d'un garçon grattant une guitare. Plusieurs jeunes filles sont, comme elle, élèves dans des écoles et collèges religieux français, ou dans les écoles de l'Alliance israélite universelle (voir Jacques). Parmi les garçons, beaucoup sont élèves au lycée français de Galatasaray. Ils aimeraient s'offrir une glace, mais calculent qu'ils n'ont pas assez d'argent. Quelqu'un

lance l'idée de mendier en frappant aux portes, ce qui fait rire tout le monde. Marie décide de relever le défi. Elle trouve un drap de lit, le noue autour de sa taille, dissimule buste et cheveux en imitant l'aube et le voile des religieuses et sonne à la porte d'une villa cossue. Le petit groupe d'amis observe de loin Marie qui tient un long discours. Elle est, apparemment, très convaincante mais, lorsque le propriétaire revient avec quelques piastres, Marie est incapable de retenir plus longtemps un fou rire, relève le drap sur ses mollets et détale en courant.

Pour mon édification, l'unique témoin de cette scène, que j'ai interrogé bien des fois à Paris, n'a jamais manqué de souligner le détail suivant : Marie avait oublié d'ôter le rouge à lèvres pâle qu'elle portait lorsqu'elle n'allait pas en classe. Sans doute son premier rouge à lèvres. Pour le témoin, ce rouge est bien la preuve que Marie pouvait obtenir à peu près n'importe quoi, de n'importe qui.

\*

*Une grande malle vide en osier attendait dans la salle à manger du boulevard des Batignolles, sans doute en prévision d'un déménagement d'urgence qui n'a pas eu lieu. J'aimais me cacher dans la malle. La règle voulait que Marie et Jacques fassent mine de me chercher. Avant de soulever le couvercle, ils atten-*



*daient que je me trahisse en pouffant de rire à leur approche. J'ai dû me cacher dans cette malle des dizaines de fois. Et des dizaines de fois Marie et Jacques se prêtèrent au même petit rituel, s'interpellant haut et fort dans l'appartement pour se demander où je pouvais bien être caché.*

\*

Marie, pour rien au monde, n'aurait épluché un oignon, une échalote, ou une gousse d'ail, m'a-t-on répété cent fois dans ma famille. Elle prétendait que ses mains conservaient les odeurs plusieurs jours durant. On m'a toujours rappelé ce détail avec une petite note pincée de la voix. Une façon de dire, sans le dire, et malgré toute l'affection possible : « Elle était beaucoup trop coquette pour s'abaisser à des tâches aussi triviales. »

Mes mains, elles aussi, retiennent certaines odeurs jusqu'au lendemain en dépit de tous les savons, et parfois plus longtemps encore. Je suis donc seul à comprendre que la coquetterie de Marie n'était pas aussi déplacée qu'on veut bien le dire. Plusieurs proches m'ont fait remarquer, lorsque je participe à la confection d'un plat, que le lendemain, je les prends souvent à témoin de l'odeur persistante sur mes doigts. Et ils me rappellent aussi que j'ai évoqué dix ou vingt fois déjà cette particularité chez Marie, comme s'il s'agissait encore et toujours de la justifier.

\*

*Je mimais ma mort en m'allongeant sur le parquet, immobile, les bras en croix, comme le Christ. C'est sans doute devant un crucifix que j'ai entendu prononcer pour la première fois le mot « mort ». En tout cas, je croyais qu'on ne mourait que les bras en croix. J'entendais Marie qui allait et venait dans l'appartement, les pas de Jacques et les craquements du parquet sous son poids. J'avais beau fermer les yeux, personne ne s'inquiétait le moins du monde. Puisque j'accumulais toutes les preuves, comment pouvait-on deviner que je n'étais pas mort ? Ce fut longtemps un grand mystère.*

\*

La mémoire des parfums est située dans la partie la plus archaïque du cerveau, celle que nous conservons en commun avec nos lointains ancêtres amphibiens. Nous serions capables de distinguer jusqu'à trois mille odeurs. Le nourrisson qui pleure se calme aussitôt lorsque, pris dans les bras, il reconnaît l'odeur du cou de sa mère. Dans les bras de toute autre personne, il continue à pleurer. Dans les cliniques, et pendant les semaines qui suivent l'accouchement, on déconseille donc aux jeunes mères les parfums trop violents. Cette

mémoire des parfums, affirme-t-on, ne se perd jamais et n'autorise pas la moindre confusion.

Le parfum qu'utilisait Marie est donc si bien ancré en moi que je le reconnais chez n'importe quelle femme, depuis mon plus jeune âge. Faute de nom, il n'en demeure pas moins inatteignable. Sans le point d'appui que représenterait une marque, la forme d'un flacon, une étiquette, un bouchon, ce parfum reste largement imaginaire. Sans le moindre début de preuve, il n'a pas même la force d'une intime conviction. Je n'ose pas imaginer pour autant tout ce que ce parfum a pu trancher à mon insu, et de prime abord, dans mes rapports avec les femmes.

\*

*Odeur entêtante, chaque fois que Marie ouvrait son sac à main : mélange de poudre de riz, de parfum, de rouge à lèvres. Dans l'armoire, le cuir de la pochette noire réservée aux tenues habillées (et que je reconnais très bien sur plusieurs photos) restait fortement imprégné de cette odeur composite. La pochette était beaucoup plus mystérieuse que le sac habituel puisque l'odeur survivait à toutes ses composantes, indéfiniment, semblait-il. Souvenir d'avoir plusieurs fois enfoui le visage dans le sac vide avec le sentiment d'être au cœur d'un mystère.*

*Aujourd'hui encore, au marché aux puces, il m'arrive d'ouvrir les vieux sacs à main, comme s'il*

*restait là l'indice d'une présence. Si je n'y plonge plus le nez, j'ouvre les vieilles boîtes de poudre de riz, même vides. Je m'étonne que tout ce qu'elles évoquent soit resté si évident, si simple, quand personne, dans la foule, n'y prête la moindre attention. Tout le monde sait pourtant que l'odeur de la poudre de riz n'a pas changé depuis un siècle au moins, peut-être beaucoup plus.*

\*

Né, comme Marie, un 9 octobre.

\*

*À l'angle de la rue de Lévis et du boulevard des Batignolles, un sellier exposait dans sa devanture un cheval naturalisé. L'animal était sellé et harnaché. Il portait aussi une couverture, des œillères, des jambières et des oreillettes. Cette accumulation d'accessoires rendait le cheval terrifiant.*

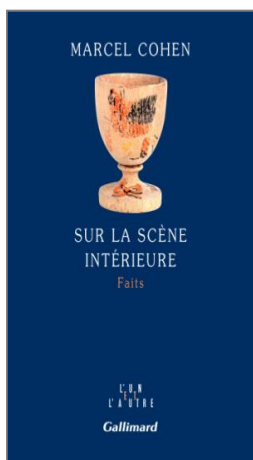
*Boulevard de Clichy, la devanture du cabaret L'Enfer représentait une tête de diable grimaçant avec des cornes, des yeux exorbités et des crocs. Dans la journée, l'énorme bouche servant d'entrée était fermée par un rideau de fer. Que ce rideau soit toujours tiré, lorsque nous passions, n'enlevait rien à la menace qui planait sur tout le quartier.*

*Souvenir très net de la main de Marie qui, dans ces parages dangereux, me tirait à elle si je tentais de*

*Achevé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 22 février 2013.  
Dépôt légal : février 2013.  
Numéro d'imprimeur : 83861.*

ISBN 978-2-07-013929-3/Imprimé en France.

247203



# Sur la scène intérieure. Faits Marcel Cohen

Cette édition électronique du livre  
*Sur la scène intérieure. Faits* de Marcel Cohen  
a été réalisée le 04 mars 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070139293 - Numéro d'édition : 247203).

Code Sodis : N53951 - ISBN : 9782072479533  
Numéro d'édition : 247205.